

Ingrid JONKER - *De fumée et d'ocre* (1963) & *Soleil incliné* (posthume, 1966) - édition bilingue, traduction de l'afrikaans par Boris Hainaud; postface par Olivier Gallon et Boris Hainaud. Éditions La Barque, juin 2020, 128 pages, 22 €

*"Combien de temps cela durera  
instant de réalité  
sans la folie  
et en contact avec le rêve ?"* 3 mai 1963 (p. 64)

(Hoe lank sal dit duur  
oomblik van werklikheid  
sonder die waansin  
en in aanraking met die droom ?)

Son père, Abraham Jonker, qui veillait de près à sa stricte éducation, ne l'autorisait - hors de la Bible - à lire que de la "poésie d'adulte", pour la faire devenir adulte ; elle est bien sûr, devenue poète. André Brink, qui fut quelques années son amant (mais dans les cris et la fureur, ne pouvant lui-même se résoudre à quitter son épouse) la décrit comme "têtue" et "gâtée", aussi "facile à blesser" et "provocante" qu'une "Marylin Monroe" australe. Car elle était belle, instable, infiniment tactile, "incroyablement compliquée" dit encore Brink, "comme si plusieurs personnes cohabitaient dans un même corps". Arlequin capricieuse, Protée irresponsable, Vénus "fugueuse et suicidaire", et douée et ardente poète : toutes choses qu'on entend, par exemple, dans cette colérique et rude plainte d'internée :

*"Je ne veux plus recevoir de visites  
ni tasses de thé café surtout pas d'eau-de-vie  
je ne veux plus les entendre attendre leur courrier  
je ne veux plus les entendre étendus les yeux grands ouverts alors que  
les autres dorment vastes comme l'horizon autour de ses sourcils  
et pourquoi voudrais-je connaître leurs problèmes toujours les mêmes  
l'une sans ovaires l'autre une leucémie  
l'enfant sans zizi et le vieillard  
qui a déjà oublié qu'il était sourd  
le caprice de la mort aux feux de signalisation  
les gens vivant auprès de la mer comme au Sahara  
les traîtres à la vie avec le visage de la mort  
et de Dieu*

*je veux seulement être seule voyageant avec ma solitude  
pour canne  
et croire encore que je suis unique" (p. 39)*

Ce père, A.Jonker, écrivain raté et haut-dignitaire du régime d'Apartheid, abandonne (soupçonnant son épouse d'infidélité ?) sa petite famille juste avant la naissance d'Ingrid, qui grandit, avec mère, grand-mère et soeur aînée, sur la côte du Cap, baie de Gordon, libre et belle. La mère est aimante et dépressive; la grand-mère pieuse, active, généreuse, lit publiquement les très précoces poèmes de sa petite-fille aux offices, encourage sa combative innocence dans un royaume de sable et d'oiseaux de mer - la 2ème guerre mondiale se terminant infiniment loin de là. Puis mère et grand-mère meurent (Ingrid Jonker a 12 ans) ; le père, connu de tous, mais inconnu d'elles, "passe chercher" les deux orphelines, et les élève, à l'inverse, dans l'institution, la solennité, l'aisance, le conservatisme fébrile - loin de la mer. Il parviendra, comme méthodiquement, à ne strictement rien saisir de ses deux "*attajies/bookies*" (ses petites filles/ ses daims) :

*"mes parents se sont défaits de ma mort*

*les vers (die wurms) s'élèvent contre ma mère, mon père*

*tient fermée sa main qui s'effile leste contre le ciel ..."* (p. 77) (janv. 65)

Un père en effet peu compréhensif. Quand elle publie son premier livre (*Ontvlugting* - Fuite) en 1956 (elle a 23 ans), son seul commentaire est : "Mon enfant, j'y jeterai un coup d'œil ce soir pour voir comment tu m'as fait honte". Quand elle signe, un peu plus tard, avec ses amis opposants, une pétition contre le régime de Ségrégation, il la désavoue directement à la tribune même de l'Assemblée. Apprenant le suicide d'Ingrid (elle s'est enfoncée dans la mer, en pleine nuit, après avoir été ramenée chez elle, une première fois, par un policier. On retrouve son corps le lendemain), il commente sobrement : "En ce qui me concerne, ils peuvent la remettre dans la mer". La veille de l'enterrement (en juillet 1965), il exige le remplacement, par un luxueux modèle, du cercueil modeste choisi par le groupe d'amis-poètes, mais prend bien soin, témoigne l'un d'eux, de leur envoyer la note. L'homme finira par se noyer aussi, mais dans l'alcool (le néant fermenté) : il n'aura jamais su, comme aurait dit sa fille, "appeler" l'avenir véritable :

*"Lorsque tu m'appelles dans ta gorge*

*un petit sentier humide s'ouvre*

*dans une forêt dense"* (p. 18)

Les amis d'Ingrid décident, après cet enterrement faux et fastueux, de se réunir le lendemain au même endroit, pour lire son réel mot d'adieu "*Occupez-vous de Simone* - sa fille toute jeune encore -, *je ne peux désormais plus rien*". Peut-être ont-ils alors pu commenter ensemble la vérité : que cette poète infiniment douée, agitée et anxieuse, était folle, et qu'on ne peut pas **aimer** une folle (l'amour, dit quelque part Kant, est un plaisir pris à la perfection d'autrui, sympathisant avec les fins de son cœur - et la folie ne peut justement pas faire mystère de son imperfection égarée), mais que jamais pourtant la **respecter** ne suffit, puisque la capacité de juger la plus dévastée préfère encore être adorée à estimée. Folie :

*"Je suis de ceux*

*qui excèdent le sexe  
parce que l'individu ne compte pas  
de ceux qui se saourent  
contre les abysses de l'esprit  
contre l'illusion que la vie  
un jour fut bonne ou belle ou importante  
contre les garden parties des faux-semblants  
contre le silence qui résonne contre les tempes  
de ceux qui sont vieux ou pauvres  
sont en lice avec la mort la bombe H des jours  
de ceux assommés dans les asiles  
traités aux électrochocs  
à travers la cataracte des nerfs  
de ceux dont le cœur leur est arraché  
comme la lumière des feux de signalisation  
de ces Africains colored dépossédés  
de ceux qui tuent  
car chaque mort réaffirme  
le mensonge de la vie  
et s'il-vous-plaît oubliez  
la justice elle n'existe pas  
la fraternité une imposture  
l'amour il n'a aucun droit" (p. 76)*

Peut-être ses amants et amis (son mariage avec Pieter Venter n'a pas duré trois ans) ont-ils alors aperçu, de même, quelque chose de l'impossible complémentarité de sexes : si un homme aime une femme pour donner d'être pleinement à celle qu'il désire, une femme aime un homme pour désirer pleinement l'être auquel elle se donne. L'indépassable malentendu est que l'un part du *monde*, l'autre part de *l'être*, pour élargir au partenaire la joie d'*être au monde*. En tout cas, peu de femmes ont écrit poème d'amour plus aigu et profond (dédié simultanément à ses deux amants Jack Cope et André Brink) que :

*"Tu es arrivé  
à travers la mélancolie des villes d'Europe  
je t'ai reconnu  
j'ai dressé la table  
avec du vin du pain avec grâce  
mais impassible tu as tourné le dos  
tu as sorti ton sexe  
tu l'as déposé sur la table  
et sans un mot  
avec ton propre sourire  
tu as renoncé à ce monde" (p. 69)*

Trois choses, peut-être, ont pu pourtant consoler ses amis (alors que toute sa brève vie d'adulte fut, pour elle comme pour eux, un enfer ; même l'ultime et premier voyage en Europe qu'un inattendu prestigieux prix littéraire lui permit de

se payer). D'abord qu'une vie lucide (comme fut si amèrement la sienne) sait que toute prise de forme est (métaphysiquement) condamnée :

*"Tout ce qui se brise, s'abat ou s'éteint  
- comme l'éjaculation d'une graine -  
n'a d'autre signification  
que la trahison*

*Car tout ce qui est façonné, consommé ou entamé  
- comme la vie engendrée dans le sein -  
n'a d'autre accomplissement  
que la mort" (p. 65)*

Ensuite qu'il vaut mieux avoir authentiquement échoué à dialoguer avec les humains que vainement réussi à intéresser les choses à notre (et même à leur) destin !

*"Ruisseau vert plein de vie  
où le soleil se mire  
avec toi je ne peux parler  
tu as bien trop de secrets.  
Bavarderai-je avec les têtards ?  
Ils sont si timides.  
Leur raconter qu'ils vont devenir de grandes grenouilles ?  
Rien n'est moins sûr.  
Pleurer car l'un d'eux coule  
avant que ses pattes arrières ne soient sorties ?  
Ça n'a pas vraiment d'importance.  
Ruisseau où l'obscur  
ne côtoie que l'obscur  
avec toi je peux parler  
je te connais mieux" (p. 57)*

Enfin que le Christ même n'a pas pu consoler les hommes de ne pouvoir être sauvés que du-dehors et inexplicablement, parce que le Verbe humain ne peut jamais assumer complètement une vie des formes (et de leurs exploits, et de leurs déboires !) qui l'a si longtemps précédé, ni pardonner à une Source de Vie dispensant surnaturellement du mal. C'est ce que semblent dire ces extraits du christique (et malaisé) poème ("Vue depuis ma blessure au côté") :

*"J'ai regardé en bas de la montagne et vu que j'étais mort (...)  
Ô que le mot qui saigne de ma bouche  
rende forme à mon corps ...*

*Mais devraient-ils me retrouver sur la pièce (in die geldstuk)  
qui chaque seconde tourne sur le comptoir  
dans le cœur-aigle de la nuit pleine de corps mutilés  
qu'ils me crucifieraient encore et encore moi qui suis venu pour les sauver...*

*Car j'ai vu comment toi Jean  
posais ta main sur l'épaule de l'homme noir avec la croix" (p. 38)*

Militante sincère (Nelson Mandela a publiquement lu son plus engagé poème - *L'enfant abattu par des soldats à Nyanga* - lors de son discours d'investiture à la présidence sud-africaine en 1994), Ingrid Jonker (1933-1965) fut aussi un esprit fragile, au choix d'âme tragique (*le rêve chez elle*, résume nettement son traducteur, *s'est voulu seul rempart contre la folie !*), l'ironie du sort l'accablant sans limites (le responsable de la censure gouvernementale pendant le régime d'Apartheid, où elle a vécu et écrit, fut son propre père ...); mais elle aura su retourner contre sa vie le sort même de l'ironie (comme ici, dans ce poème presque insoutenable, où elle "enterre" à la fois l'amant enfui et le "fruit de leur amour" avorté, dans cette élégie "d'humeur moderne", badine et terrible, qu'on n'oublie plus (*Ballade du croque-mort*) :

*"À côté des cadavres d'hier  
là où de maigres cyprès soupirent  
je dois creuser deux nouvelles tombes  
et comme un poète me divertir*

*je songerai à comment l'âme s'en va  
à comment le cortège se tiendra ici  
enterrera un compagnon parti et puis  
embarrassé rentrera chez lui*

*et d'humeur moderne je penserai  
que ma vie repose dans la poussière  
et parfois pour me ressaisir  
je chanterai un chant de prière*

*mais chaque jour je me souviendrai  
comment tu as quitté ma maison  
entre les tombes je me sens alors  
aujourd'hui toujours un peu plus chez moi*

*ici où de maigres cyprès soupirent  
je t'ai aussi enterré mon enfant  
sans prière ni chant ni tombe  
rien que moi et le vent d'hiver" (p. 53)*